



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[B - Ceu]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

BRU

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60787](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60787)

1620, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, qu'il présida pendant 15 ans. Il mourut le 5 avril 1684, après avoir publié sa correspondance avec Jean Wallis sur les mathématiques, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Il y a beaucoup de Mémoires de lui dans les Transactions Philosophiques.

BRUCIOLI, (Antoine) laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du 15e. siècle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens Florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier & passa en France. Les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans sa patrie. Mais la liberté avec laquelle il se mit à parler contre les religieux & les prêtres, le fit soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut emprisonné; convaincu d'hérésie & de projets contraires au repos de l'état, il n'auroit point échappé à la corde, si les bons offices de ses amis n'eussent fait réduire son châtement à un bannissement de deux ans. Il se retira alors à Venise avec ses frères qui étoient imprimeurs & libraires, & se servit de leurs presses pour publier la plupart de ses ouvrages, dont le plus connu & le plus recherché est la *Bible entière traduite en langue italienne*, avec des commentaires. Dans cette Bible, Brucioli dévoile son attachement aux erreurs de Luther & de Calvin: les réformateurs s'en accommodèrent & en

procurent plusieurs éditions. Mais la plus ample & la plus rare est celle de Venise, 1546 & 1548, 7 tom. en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait sa traduction sur le texte hébreu; mais la vérité est que, très-médiocrement versé dans cette langue, il s'est servi de la version latine de Sanctès Pagnini, que même il n'a pas toujours entendue: son style d'ailleurs est aussi barbare que le latin qui lui a servi d'original. Ses autres ouvrages sont: I. Des traductions italiennes de l'Histoire naturelle de Pline, & de plusieurs traités d'Aristote & de Cicéron. II. Des éditions de Pétrarque & de Bocace, avec des notes. III. Des Dialogues, Venise, 1526, in-fol. On ne fait point l'année de sa mort; mais on fait qu'il vivoit encore en 1554.

BRUERE, (Charles le Clerc de la) secrétaire d'ambassade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilège du *Mercur* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de 39 ans. Il avoit du génie pour le genre lyrique. Il est auteur de plusieurs opéra: *Les voyages de l'Amour; Dardanus; le Prince de Noisi*... d'une comédie intitulée: *Les Mécontents*; & d'une *Histoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12, écrite avec élégance & avec plus de vérité & de sagesse que celle que M. Gaillard en a donnée en 1782.

BRUÉYS, (David-Augustin) naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le Calvinisme & dans la controverse. Ayant écrit contre l'*Exposition de la Foi par Bossuet*, ce prélat ne répondit

à cet ouvrage qu'en convertissant l'auteur. Bruéys, devenu catholique, combattit contre les ministres protestans, entr'autres contre Jurieu, Lenfant & la Roque; mais son génie enjoué lui fit quitter la théologie pour le théâtre. Il composa plusieurs Comédies, conjointement avec Palaprat son intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Les Tragédies de Bruéys ont aussi illustré la scène françoise. Toutes les piéces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1735, en 3 vol. in-8°. Il y a répandu le même caractère qu'il avoit dans la société: il avoit l'imagination vive, les mœurs simples, & beaucoup de naïveté. On a encore de lui une Paraphrase en prose de l'*Art poétique d'Horace*, qui n'est proprement qu'un commentaire suivi; une *Histoire du Fanatisme ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12; & divers écrits contre les Calvinistes, publiés avant qu'il eût travaillé pour le théâtre, & après qu'il eut renoncé à ce genre. Il mourut à Montpellier en 1723, à 83 ans.

BRUGES, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il a vécu long-tems dans cette ville, né à Maseick, dans la principauté de Liege, frere & disciple de Hubert Eick (*voy. EICK*), est l'inventeur de la maniere de peindre à l'huile. Cet artiste cultivoit la chymie en même tems que la peinture. Un jour qu'il cherchoit un vernis pour donner du brillant, il trouva que l'huile de lin ou de noix, mêlée avec les couleurs, faisoit un corps solide & éclatant, qui n'avoit pas besoin de vernis. Il se servit de ce secret, qui passa

en Italie, & de là dans toute l'Europe. Le premier tableau peint de cette maniere, fut présenté à Alphonse I, roi de Naples, qui admira ce nouveau secret. Un autre est celui de l'Agneau de l'Apocalypse, peint pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jean de Bruges florissoit au commencement du 15e. siècle. Les savans & les artistes affirment de concert que la peinture à l'huile est une invention moderne, & ne sont pas moins d'accord à prétendre que Jean de Bruges en fut l'inventeur. On ne peut récuser les témoignages de Vasari & de Van-Mander, celui-là même qui porta en Italie le secret de Van-Eyck. Il n'est assurément pas à présumer que Vasari ait tiré de sa tête tout ce qu'il raconte de cette découverte; que Van-Mander, homme très-instruit & très-à même de l'être sur tout ce qui regardoit l'état de la peinture, ait répété un conte réfuté, selon Lessing, par des faits plus anciens de trois ou quatre siècles; qu'on ait placé enfin la découverte de peindre à l'huile comme très-moderne dans l'építaphe d'Antonello, sans qu'aucun peintre, aucun savant ait réclamé contre une attribution si évidemment fausse. Quel intérêt Vasari pouvoit-il avoir à attribuer cette découverte plutôt à Jean Van-Eyck qu'à un autre, ou à Antonello lui-même? Pourquoi n'en a-t-il pas fait honneur à un de ses compatriotes? C'est donc l'hommage dû à la vérité & à l'authenticité des Mémoires qu'il a suivis, qui ont conduit sa plume. Aussi les Italiens, qui dans l'occident sont les premiers qui aient

aient cultivé la peinture, ont ignoré cette maniere de peindre. Cimabué, restaurateur de cet art en Italie, qui vivoit au treizieme siecle, n'étoit pas si éloigné du siecle de Théophile, auquel Lessing veut attribuer cette découverte, qu'il n'eût pu avoir connoissance de cet auteur; cependant deux siecles se sont écoulés jusqu'à Antonello, qui le premier employa en Italie l'huile dans les tableaux. Ceux donc qui d'après Lessing ont fait remonter la peinture à l'huile au-delà du onzieme siecle, n'ont point lu avec attention le passage de Théophile, sur lequel ils se fondent. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est que les peintres y auroient pu apprendre à faire usage de l'huile de lin pour broyer les couleurs; mais ils ne l'ont pas fait: ils ont persisté à suivre leur ancienne pratique, malgré tous ses défauts, jusqu'au tems de Van-Eyck. Théophile, du reste, n'étoit pas persuadé que les couleurs broyées à l'huile pussent être d'un grand secours pour peindre des tableaux; au contraire: *Omni genera colorum, dit-il, eodem genere olei teri & poni possunt in opere ligneo, in his tantum rebus quæ sole siccari possunt; quia quoties unum colorem imposueris, alterum ei superponere non potes, nisi prior exsiccetur, quod in imaginibus diuturnum & nimis tædiosum est.* Loin de conseiller cette méthode pour la représentation des objets, il explique au contraire tout de suite la maniere de peindre, usitée dans le moyen âge, en broyant les couleurs à l'eau de gomme & à l'eau d'œufs. Ainsi il est évident qu'il

Tome II.

ne vouloit employer ses couleurs à l'huile, qu'à barbouiller des portes, des volets de fenêtres, &c., enfin tout ce qui est exposé aux injures du tems, à quoi les couleurs à l'eau ne peuvent servir, suivant le titre même du chap. 18, qui porte: *De rubicandis ostiis, & de oleo lini.* Jean de Bruges restera donc en possession de l'invention de la peinture à l'huile, & le manuscrit de Théophile, & ceux qui ont applaudi aux raisonnemens de Lessing, ne pourront lui ravir la gloire d'avoir fait une découverte si essentielle à son art. On cite encore quelques peintures à l'huile qu'on prétend être antérieures à Van-Eick, entr'autres une de Thomas Mutina en 1297; mais la date des inscriptions mises sur ces peintures, est très-incertaine, & probablement fort postérieure à l'ouvrage même.

BRUGIANTINO, (Vincent) gentilhomme Ferrarois & poëte italien du seizieme siecle, dont les ouvrages sont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux sont: I. *Angelica innamorata*, Venise, 1553, in-4°. C'est un poëme soi-disant épique, où l'auteur s'efforce d'imiter l'*Arioste*. II. Le *Décameron de Boccace* mis en vers italiens, Venise, 1554, in-4°, moins bien écrit, & naturellement tout aussi licencieux que l'ouvrage sur lequel il a travaillé.

BRUHIER D'ABLAINCOURT, (Jean-Jacques) de Beauvais, docteur en médecine, de l'académie d'Angers, mort en 1756, a été un des plus féconds écrivains du 18e. siecle. On a de lui: I. La traduction de

la Médecine raisonnée d'Hoffman, 1739, 9 vol. in-12. II. Mémoire présenté au roi sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterremens & enfournemens. III. Caprices d'imagination, ou Lettres sur divers sujets, in-12. L'auteur y est physicien, métaphysicien, moraliste & critique. Il n'y a rien de bien neuf; mais on y trouve des réflexions solides & une variété agréable. IV. Mémoire pour servir à la Vie de M. Silva. V. Traité des Fievres, traduit d'Hoffman, 1746, 3 vol. in-12. VI. Il a publié les excellentes Observations sur la cure de la goutte & du rhumatisme, par Mrs. Hoffman, V... & James. VII. Dissertations sur l'incertitude de la mort, 1746, 2 vol. in-12; ouvrage intéressant pour l'humanité. VIII. La Politique du Médecin, traduite d'Hoffman, 1751, in-12. IX. Observations importantes sur le manuel des accouchemens, traduites de Deventer. Il travailla pendant plusieurs années au Journal des Savans, qu'il remplit d'extraits judicieux & bien faits.

BRUIERE, voy. BRUYERE.

BRUIS, voyez BRUYS.

BRULART, (Nicolas) d'une famille illustre dans l'épée & dans la robe, seigneur de Silléri & de Puisieux en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes quelques années après; ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 & 1602; président-à-mortier au parlement de Paris en 1595; plénipotentiaire à Ver vins en 1598; enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, & pour en conclure un autre avec

Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta à Pomponne de Bellievre. Après la mort de celui-ci, Silléri fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant & soutenu sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis, & tomba depuis tout-à-fait. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on alloit les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de tems après, de se retirer dans sa terre de Silléri, où il mourut le 1er. octobre 1624, âgé de 80 ans: homme fin & délié, toujours sur ses gardes: on disoit à la cour, qu'il ne ré- gloit ses liaisons que sur ses intérêts; du reste, ami de la justice, attaché à la religion, honorant sa dignité par ses mœurs.

BRULART, (Pierre) marquis de Puisieux, fils du précédent, secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, & rappelé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier, en 1621, lui mérita une promesse d'être fait duc & pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans: c'étoit un homme intègre, & d'une fermeté inébranlable.

BRULART DE SILLERI, (Fabio) né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches, & ensuite de Soissons, trouva dans cette dernière ville une

académie naissante, à laquelle il donna des leçons & des modèles. L'académie françoise & celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de lui : I. Plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. II. Des *Réflexions sur l'Eloquence*, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des *Traité sur l'Eloquence de la Martiniere*. III. Des Poésies latines & françoises, manuscrites. IV. Des *Traité de morale*, & des *Commentaires*, aussi manuscrits.

BRULEFER, (Etienné) Frere-Mineur de S. Malo, professeur de théologie à Mayence & à Metz, auteur de plusieurs ouvrages de scholastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Ste Trinité*. Il vivoit dans le 15^e siecle.

BRUMMER, (Frédéric) né à Leipstick en 1642, acquit en peu de tems une connoissance solide des langues latine & grecque, & fut reçu à l'université dès l'âge de 17 ans. Quoique voué d'abord à l'étude du droit, il ne s'attacha pas moins à la littérature & aux antiquités. Le *Commentaire ad L. Cinciam*, qu'il dédia à Colbert, pour lors ministre d'état, & publia en 1668, établit sa réputation; mais il n'en jouit pas long-tems. Comme il traversoit la riviere d'Arberine, entre Paris & Lyon, pour abrégier sa route, il y périt malheureusement dans son carrosse le 3 décembre de la même année. On a de ce savant, outre le *Commentaire* dont nous ve-

vons de parler : I. *Exercitatio historico-philologica de scabinis antiquis, medii ævi & recentioribus*. II. *Exercitatio de Locatione & Conductione*. III. *Declamatio contra Otium*, & quelques *Onomastiques* à la louange de Th. Reinesius son ami, dont la riche bibliothèque lui avoit été d'un grand secours. Georges Beyer, professeur en droit à Wittemberg, publia tous les ouvrages de Brummer, Leipstick, 1712, 1 vol. in-8°.

BRUMOY, (Pierre) naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des Jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appelé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, & de quelques articles pour le *Journal de Trévoux*. L'*Histoire de Tamerlan* par son confrere Margat, dont il avoit été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espece d'exil ne fut pas long. A son retour on le chargea de continuer l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, que les Peres de Longueval & Fontenai avoient conduite jusqu'au 11^e volume. Brumoy mettoit la dernière main au 12^e, lorsqu'il mourut en 1742. Le P. Berthier l'a continué. On a encore de lui : I. Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des tragédies grecques, des discours & des remarques sur le théâtre grec, en 3 vol in-4°, & en 6 in-12. C'est l'ouvrage le plus profond, le mieux raisonné, qu'on ait sur cette matière. Les traductions sont aussi élégantes que fidelles; tout respire le goût. L'auteur dans ces paralleles ne paroît pas rendre

assez de justice aux modernes; mais si ses jugemens paroissent trop sévères à l'égard de quelques hommes célèbres, ils ne le sont pas dans leur généralité; il est certain que cette foule de mauvais tragiques que notre siècle a produite, vient de ce que la lecture des anciens a été négligée. « C'est, » dit un sage critique, parce » qu'on s'éloigne trop de cette » noble simplicité qui fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on donne à présent dans l'extraordinaire, dans le bizarre ou dans le foible. » Peut-être aussi le manque de talent est-il la vraie source de cette disette de bonnes tragédies. Il n'appartient qu'au génie d'étaler le génie; & la médiocrité ou le moins trueux sont ordinairement le partage de ceux qui, sans mission, veulent figurer sur la scène, qui n'admet que les grands maîtres ». II. Un *Recueil de diverses pièces en prose & en vers*, en 4 vol. in-8°. L'auteur dans sa poésie approche plus de Lucrece, que de Virgile. On le sent sur-tout dans son *Poème sur les Passions*; ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété & la chaleur des descriptions, la pureté & l'élégance du style. Il y a dans le même Recueil un autre *Poème sur l'art de la verrerie*, qui offre de très-beaux vers. On trouve à la suite de ces deux Poèmes, traduits en prose libre par l'auteur, des Discours, des Epîtres, des Tragédies, des Comédies, où regnent le goût & la sagesse, &c. III. Le P. Brumoy a achevé les *Révolutions*

d'Espagne du P. d'Orléans, & revu l'*Histoire de Rienzi* du P. du Cerceau. Cet homme laborieux s'est fait estimer autant par son caractère & ses mœurs que par ses ouvrages.

BRUN, (Antoine) naquit à Dole l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, & fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV, roi d'Espagne, & plénipotentiaire au congrès de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne & la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le P. Bougeant l'a peint très-avantageusement dans son *Histoire des traités de Westphalie*. Brun cultiva en même tems la littérature & la politique. On a de lui: I. Quelques pièces de vers dans les *Délices de la Poésie françoise*, 1020, in-8°. II. *Amico-criticamonitio ad Gallia Legatos Monasterium Westphalorum pacis tractanda missos*, 1644, in-4°, sous le nom emprunté d'Adolphe Sprenger. III. *Spongia Franco-Gallica litura*, Inspruck, 1646, in-4°, sous le nom déguisé de Rodolfe Gemberlak; il donna un troisième écrit sous le nom de Papenhäusen. Matthieu de Mourgues y a fait une violente réponse. Balzac, qui n'avoit jamais d'expressions tempérées, l'appelloit le *Démophile de Dole*.

BRUN, (Charles le) premier peintre du roi de France, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux

Gobelins, directeur de l'académie de peinture, & prince de celle de S. Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur. Dès l'âge de 3 ans il s'exerçoit à dessiner avec des charbons. A 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vouet, le plus célèbre maître de ce tems-là. Mignard, Bourdon, Tetelin étoient dans cette école; mais le Brun surpassa bientôt les élèves, & égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble & le majestueux, qui caractérisent les ouvrages de l'antiquité, & qui ne tarderent pas de passer dans les siens. De retour à Paris, Louis XIV & ses ministres l'occupèrent & le récompensèrent à l'envi. Le roi l'ennoblit, le fit chevalier de l'ordre de S. Michel, lui accorda des armoiries avec son portrait enrichi de diamans, le combla de bienfaits & l'accueillit toujours comme un grand homme. Pendant qu'il peignoit son tableau de la famille de Darius à Fontainebleau, ce prince lui donnoit près de deux heures tous les jours. Le Brun mourut en 1690. La noblesse & la grandeur de ses ouvrages avoient passé dans ses manières. On l'a placé avec raison à la tête des peintres François. Ses chef-d'œuvres ont fait dire de lui, qu'il avoit autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin. Il s'éleve au sublime, sans laisser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées; ses airs de tête gracieux:

il est animé sans emportement. Le livre de la nature étoit toujours ouvert devant ses yeux. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, & les différens mouvemens qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la physionomie*, & celui *sur le caractère des passions*, l'un & l'autre in-12, prouvent combien il avoit réfléchi sur cette matiere. Moins d'uniformité, plus de vigueur & de variété dans le coloris, l'auroient mis au-dessus de tous les peintres anciens & modernes. Les chef-d'œuvres de le Brun sont à Paris, à Versailles, au Palais-royal, à Fontainebleau. Ceux qui fixent les regards des connoisseurs, sont les Batailles d'Alexandre; la Magdelene pénitente; le Portement de Croix; le Crucifiement; S. Jean dans l'isle de Patmos, &c. Les Estampes de ses tableaux des Batailles d'Alexandre, ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés. Le tableau de la famille de Darius par le Brun, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Veronese qu'on voit vis-à-vis; & le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression, la fidélité du costume.

BRUN, (Pierre le) prêtre de l'Oratoire, né à Brignoles en 1661, mort à Paris le 6 janvier 1729, célèbre par son savoir dans les matieres ecclésiastiques & profanes, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont: I. *L'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples, & embarrassé les savans; avec*

la méthode & les principes pour discerner les effets naturels, de ceux qui ne le sont pas; 1732, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné en 1737 un 4^e vol. de cet ouvrage. Il avoit d'abord été imprimé sous le titre de: *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1693, in-12. Le P. le Brun nie que les effets de cette baguette puissent recevoir une explication physique; & s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au démon (voyez *AYMAR*). Tout l'ouvrage n'est qu'une compilation assez mal digérée, & dont il seroit aussi difficile de former un résultat décidé, que de l'*Histoire des apparitions* de Lenglet du Fresnoy, ou de celle des *Wampires* de Dom Calmet. Il n'y a guere que le procès des bergers de Pacy, inséré dans le 4^e volume, qui présente un corps de preuves bien suivies: aussi les philosophes du tems n'ont-ils jamais entrepris de les contester. « Le but de l'auteur, » dit un critique, paroît avoir » été: 1^o. De conserver la mé- » moire de quelques faits ex- » traordinaires. 2^o. De désa- » buser plusieurs personnes qui » croyoient trop ou trop peu. » 3^o. De montrer que les physi- » ciens, accoutumés à faire des » systêmes sur toutes sortes de » choses, se mettent dans le » cas d'autoriser de véritables » superstitions. 4^o. D'obliger les » esprits-forts à reconnoître » qu'il y a des faits qu'on ne » peut attribuer aux corps, & » qui démontrent qu'il y a des » esprits » (voyez *ASMODÉE*, *BROWN*, *DELRIO*, *HAEN*,

OPHIONÉE, *MÉAD*, *SPÉ*). Le P. le Brun rejette comme une fable la palingénésie, qui cependant étoit dès-lors une chose bien constatée. II. *Explication de la Messe, contenant des Dissertations historiques & dogmatiques sur les Liturgies de toutes les églises du monde chrétien, &c.*, en 4 vol. in-8^o, en y comprenant son *Explication littérale des Cérémonies de la Messe*, publiée en 1716, in-8^o (voy. *BREYER*). Cet ouvrage plein de recherches profondes & curieuses, & dans lequel l'érudition est utile, fut attaqué par le P. Bougeant, qui ne pensoit point comme l'oratorien sur la forme de la consécration: celui-ci associant aux paroles de J. C. l'oraison qui les précède dans le rit latin & les suit dans le rit grec; tandis que le Jésuite, avec la plupart des théologiens, ne regardoit pas cette priere comme essentielle. III. *Traité historique & dogmatique des jeux de théâtre*, in-12; contre *Cassaro*, *Théatin*, qui avoit soutenu dans une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursault*, qu'il étoit permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis *Auguste* jusqu'à *Richelieu*, &c. Le P. le Brun rétracta à la fin de ses jours l'appel qu'il avoit interjeté de la bulle *Unigenitus* au futur concile, ajoutant ainsi au mérite de la science celui de la simplicité chrétienne, & d'une soumission aussi édifiante que véritablement éclairée aux décisions du premier pontife, acceptées de l'Eglise universelle. **BRUN**, (*Denis le*) avocat au parlement de Paris, reçu en

B R U

1659, a laissé : I. Un *Traité de la Communauté*, in-fol., Paris, 1754. II. *Traité des Successions*, 1775, in-fol.

BRUN, (Jean-Baptiste le) connu sous le nom de *Desmarettes*, fils d'un libraire de Rouen, élève de Port-Royal-des-Champs, enfermé 5 ans à la Bastille, mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il étoit simple acolythe, & ne voulut jamais passer aux ordres supérieurs. On lui doit : I. Les *Bréviaires d'Orléans & de Nevers*. II. Une édition de S. Paulin, in-4°, avec des notes, des variantes & des dissertations. III. Des *Voyages liturgiques de France*, ou recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matière, sous le nom du sieur de Moléon, in-8°. L'auteur avoit parcouru une partie des églises de France, & y avoit recueilli des détails singuliers sur leurs différentes pratiques. Voltaire en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, où il a raisonné sur toutes les matières à sa façon, c'est-à-dire plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire, que pour dire des choses vraies, bonnes & neuves. IV. Une *Concorde des Livres des Rois & des Paralipomenes*, en latin, Paris, 1691, in-4° : ouvrage qu'il composa avec le Tourneux ; il y a de la sagacité & du savoir. V. Une édition de Lactance, revue avec soin sur tous les manuscrits, enrichie de notes, & publiée après sa mort par l'abbé Lenglet de Fresnoy, en 2 vol. in-4°, 1748.

BRUN, (Antoine-Louis le) poète François, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville

B R U 407

en 1743. On a de lui des Opéra qui n'ont point été mis en musique, 1712, in-12 ; des Odes galantes & bachiques, 1719, in-12 ; des Fables, 1722, in-12 ; des Epigrammes, 1714, in-8°, & quelques Romans qu'on ne lit plus : les *Aventures de Calliope*, 1710, in-12 : celles d'*Apollonius de Tyr*, 1710, in-12. Quant aux vers, on les place avec les productions des poètes de la troisième classe.

BRUN, (Laurent le) Jésuite, né à Nantes en 1607, cultiva avec succès la poésie latine, & la fit servir à une fin louable & morale. Il donna : I. Le *Virgile Chrétien*, qui consiste comme le Virgile de Mantoue en Eglogues, en Géorgiques, & en un Poème épique qui comprend 12 livres. II. Un *Ovide Chrétien*, dans le même goût. Les *Tristes*, sont changées en lamentations de Jérémie ; les *Héroïdes*, en lettres pieuses ; les *Fastes*, sont les six jours de la Création ; un Poème sur l'amour de Dieu remplace celui de *l'Art d'Aimer* ; les *Métamorphoses*, sont des conversions éclatantes. « On ne peut » disconvenir, dit un critique, » qu'un pareil projet, soutenu » par de grands talens, ne » fût très-louable, & ne pût » avoir d'heureux succès pour » l'éducation de la jeunesse ». Mais l'auteur n'avoit pas des talens proportionnés à la sagesse de son dessein. Il manque d'élevation, & de ce feu de génie qui anime rarement les ames paisibles & douces. III. *Eloquence poétique*, Paris, 1655, in-4°, en latin ; ouvrage qui renferme les préceptes de l'art poétique, appuyés sur des exem-

ples tirés avec discernement des meilleurs auteurs ; il est suivi d'un traité des *Lieux communs poétiques*, utile aux jeunes poètes. Il mourut à Paris, en 1663.

BRUN, (Guillaume le) né en 1674, entra chez les Jésuites, où il professa les belles-lettres avec distinction. Après avoir rempli différens emplois, il travailla à un *Dictionnaire universel françois & latin*, qu'il publia in-4°, & qui fut généralement loué. La dernière édition, donnée par messieurs Lallemant, est de 1770, in-4°. L'auteur mourut en 1758.

BRUN DE GRANVILLE, (Jean - Étienne le) naquit à Paris, & mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. Ses productions ne sont plus connues que par leurs titres, & ne consistoient à quelques-unes près, qu'en libelles & en satyres contre plusieurs auteurs estimables. C'étoit un des aboyeurs secondaires de la philosophie, fécond en ce genre d'allusions, devenues aujourd'hui des cris de guerre dans le monde philosophique. Quelques extraits de sa *Renommée Littéraire*, semblent cependant prouver qu'il ne tenoit qu'à lui de mériter une place peut-être distinguée dans la république des lettres. On trouve dans cette espèce de Journal quelques analyses faites avec goût, & assez de précision. Telle est celle où il rend compte de la *poétique* de M. Marmontel, dont il relève ingénieusement les inepties. Mais son génie ne savoit guere se contenir dans les bornes d'une sage critique. Il se livra à des sarcasmes, qu'une affectation

trop marquée rend insipides & fatigans pour des lecteurs sensés. « La plaisanterie, dit un » auteur, doit naître de la cri- » tique ; mais la critique ne doit » jamais paroître faite dans » l'intention d'amener la plai- » santerie ».

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa en 568 Sigebert I, roi d'Austrasie, & d'arienne devint catholique. Après la mort de son mari, elle épousa son neveu Mérouée contre les règles de l'Eglise, & ce mariage fut déclaré nul (voyez MÉROUÉE & PRÉTEXTAT). Son fils Childebart, qu'elle avoit, dit-on, fait empoisonner, ayant laissé ses deux fils sous sa conduite, elle corrompit le cadet pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince, Clotaire II qui régna seul, accusa devant les Etats cette femme ambitieuse d'avoir fait mourir 10 princes de la famille royale ; mais par une manière de compter assez extraordinaire, il y comprenoit ceux qu'il avoit fait mourir lui-même. Elle fut traînée par ses ordres à la queue d'une cavale indomptée, & elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice, en 613. Elle avoit autant de charmes que d'esprit. Grégoire de Tours n'en dit pas de mal, mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre ; mais comme la plupart écrivoient sous le regne de Clotaire & de ses enfans, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu justifier par-là la trop grande sévérité dont ce prince avoit usé envers elle ? Cordemoy a

tenté de la justifier, & M. Gail-
lard de réfuter cette apologie.
On peut croire qu'ils se sont
trompés tous les deux. « Nous
» n'avons garde, dit un écri-
» vain plus circonspect, de
» traiter de calomnies tout ce
» qu'on a dit contre sa mé-
» moire; mais nous croyons
» qu'il y a eu de l'exagéra-
» tion dans les crimes dont
» on l'a chargée, & qu'on l'a
» faite beaucoup plus méchante
» qu'elle n'étoit dans la réa-
» lité ». « On a dit beau-
» coup de mal de cette prin-
» cesse, dit le même dans un
» autre endroit; mais les plus
» habiles écrivains convien-
» nent aujourd'hui que la ca-
» lomnie la plus atroce fabriqua
» les crimes dont elle fut accu-
» sée. Des auteurs contempo-
» rains, qui étoient bien inf-
» truits, fournissent des preuves
» & de sa piété & de son inno-
» cence ». Les chaufées qui
portent le nom de *Brunehaut*,
n'ont rien de commun avec
cette reine, ni avec un roi
Brunehaut, être imaginaire qui,
disent les chroniques fabuleu-
ses, a fait construire tous ces
chemins par le diable. Quant
à la reine Brunehaut, elle n'a
point fait construire des che-
mins, mais seulement des égli-
ses, pour éviter le chemin de
l'enfer, qu'elle ne craignoit
peut-être pas sans sujet. Voyez
l'Histoire des grands chemins,
par Bergier, pag. 95; & Juste-
Lipse: *De magnit. Rom.* cap. 10.
Ah ignaros, s'écrie-t-il, &
incredulos Romanorum operum
qui hæc talia militari manu &
provincialium item subsidio, su-
pra omnem fidem patrabant.

BRUNELLESCHI, (Phi-

lippe) né à Florence en 1377,
d'un notaire, fut destiné dans
sa jeunesse à la profession d'or-
fèvre, dont il fit quelque tems
l'apprentissage. Un goût naturel
le porta ensuite à étudier l'ar-
chitecture. Il étoit question d'é-
lever un dôme sur l'église ca-
thédrale de Florence; entre-
prise qui fut regardée alors
comme très-difficile. Il conçut
l'idée & le plan de cette cons-
truction, pour laquelle les Flo-
rentins avoient appelé de tou-
tes parts les plus habiles archi-
tectes. Après bien des débats,
ses dessins furent préférés; &
on vit s'élever cette magnifi-
que coupole, que Michel-Ange
lui-même ne regardoit qu'avec
admiration. C'est un octogone
de 154 brasses florentines (202
pieds) de hauteur: non com-
prise la lanterne, laquelle avec
la boule & la croix qui ter-
minent ce chef-d'œuvre, en a
encore 48 (88 pieds). Le palais
Pitti à Florence, devenu depuis
celui des souverains de Tos-
cane, fut commencé sur les des-
sins de Brunelleschi, qui est re-
gardé comme le restaurateur de
la bonne architecture. Il mou-
rut dans sa patrie en 1444, ho-
noré & chéri de tous ses con-
citoyens. On voit son tombeau
dans la cathédrale de Florence.

BRUNET, (Jean-Louis)
reçu avocat au parlement de
Paris en 1717, a donné au pu-
blic plusieurs ouvrages sur les
matieres canoniques: I. *Le par-*
fait Notaire apostolique & Procureur
des Officialités, 2 vol. in-4°;
Paris, 1730: livre qui n'étoit
pas commun; mais on l'a réim-
primé à Lyon en 1775. II. *Les*
Maximes du Droit canonique
de France, par Louis Dubois,

qu'il a revues, corrigées & beaucoup augmentées. III. Une *Histoire du Droit canonique & du Gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, un vol. in-12. IV. Des Notes sur le *Traité de l'Abus de Fevret*, Tous ces ouvrages marquent beaucoup d'érudition; mais les opinions de l'auteur ne sont pas toujours d'accord avec celles des canonistes les plus estimés. V. Une nouvelle édition *des Droits & Libertés de l'Eglise Gallicane*, augmentée de différentes piéces & de notes, Paris, 1731, in-fol., 4 vol.

BRUNETTO-LATINI, poète, historien & philosophe Florentin, petit-fils de Latino, fut le maître de Guido Cavalcanti & du Dante. Il n'illustra pas moins sa patrie par ses ambassades que par ses ouvrages. Il mourut en 1295 à Florence. On a de sa plume: I. *Il Tesoro*, Trevisé, 1474, in-fol. Cet ouvrage, qu'il composa pendant qu'il étoit en France, est rare. II. *Vinogia*, 1533, in-8°, moins recherchée: c'est un livre moral.

BRUNI, voyez **BRUNUS** (Jordanus).

BRUNI, (Antoine) de plusieurs académies d'Italie, natif de Casal-Nuovo, au royaume de Naples, mort en 1635, poète plein d'imagination & d'enthousiasme, a laissé des *Epîtres héroïques*; des *Pièces mêlées*; des *Vers lyriques*; des *Tragédies*; des *Pastorales*. On reconnoît dans tous ces ouvrages un génie facile, mais beaucoup d'incorrection, & sur-tout trop d'images & d'expressions licencieuses. Ses *Epîtres héroïques* ont paru à Venise, en 1636, in-12, avec des planches gra-

vées sur les dessins du Dominiquin & d'autres habiles artistes.

BRUNO ou **BRUNON**, dit *Le Grand*, archevêque de Cologne & duc de Lorraine, étoit fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, & frere d'Othon, qui l'appella à la cour. Il y cultiva la vertu & les lettres, se nourrissant des auteurs anciens, & conversant avec les savans de son tems. Après la mort de Wicfred, archevêque de Cologne, le clergé & le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno son successeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerre en Italie, laissa à son frere le soin de l'Allemagne. Il avoit montré les vertus d'un évêque à Cologne; il fit éclater celles d'un prince à la cour impériale, & réfuta par une éclatante preuve de faits, l'impolitique système qui prétend exclure le sacerdoce du gouvernement des peuples. Où se trouvera la justice, la prudence, la fermeté, ces grandes bases de l'administration publique, plutôt que dans un ministre des autels, zélé, instruit, désintéressé? Il mourut en 963.

BRUNO, (S.) évêque & apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 février 1008.

BRUNO, dit *Herbipolensis*, à cause du siege de Wurtzbourg, dans le cercle de Franconie, qu'il occupa en digne pasteur, étoit fils de Conrad II, duc de Carinthie, & oncle de l'empereur Conrad II. Il composa un *Commentaire* sur le *Pentateuque*, publié avec des notes par D. George Galopin; Douai, 1648, in-4°; & quelques autres ouvrages, inférés

dans la Bibliothèque des Peres. Il mourut en Hongrie l'an 1045.

BRUNO, (Saint) naquit à Cologne vers 1060, & selon quelques-uns vers 1035, de parens nobles & vertueux. Après avoir fait avec succès ses premières études à Paris, & avoir brillé dans son cours de philosophie & de théologie, il fut chanoine à Cologne, & ensuite à Rheims. Il fut nommé chancelier & maître des grandes études de cette église; mais il se vit obligé d'en sortir, sous l'archevêque Manassès qui la gouvernoit en tyran. Il prit dès lors la résolution de quitter le monde, pour se retirer dans la solitude. Ce qu'on a raconté de la résurrection d'un chanoine de Paris, qui annonça sa réprobation, passe aujourd'hui pour un fait au moins très-douteux (voyez DIOCRE.) La première solitude que le chanoine de Rheims habita, fut Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres. Il passa de là à Grenoble, l'an 1084, & alla habiter le désert de la Chartreuse. Hugues, évêque de Grenoble, défendit peu de tems après aux femmes, aux chasseurs & aux bergers d'en approcher. Des rochers presque inaccessibles, & entourés de précipices affreux, furent le berceau de l'ordre des Chartreux. « Il n'y a rien, dit » un poète philosophe, qui soit » plus propre que l'aspect de » ce désert à exalter l'ame & à » l'occuper fortement. Le spec- » tacle terrible & d'une beauté » sombre qui se présente par- » tout, convaincroit l'athée » de l'existence d'un Être-Su- » prême; il suffiroit de le con- » duire en ce lieu & de lui

» dire: Regarde: S. Bruno qui » a choisi ce lieu pour sa de- » meure, devoit être un hom- » me d'un génie peu ordinaire; » & peut-être n'aurois-je pu me » défendre de me ranger au » nombre de ses disciples, si » j'étois né de son tems». L'in- » tituteur ne fit point de regle par- » ticulière pour ses disciples: ils » suivirent celle de S. Benoît, & » l'accommoderent à leur genre » de vie. Urbain II, disciple de » Bruno à l'école de Rheims, le » contraignit, six ans après, de » se rendre à Rome, pour l'ai- » der de ses conseils & de ses lu- » mières. Le saint solitaire dé- » placé dans cette cour, & étourdi » par le tumulte des courtisans, » se retira dans un désert de la » Calabre. Il y finit saintement » ses jours en 1101, dans le mo- » nastère qu'il avoit fondé. Il fut » canonisé l'an 1514. Le P. de » Tracy, Théatin, a donné sa » Vie en françois, Paris, 1786, » in-12. On a de lui deux Lettres » écrites de Calabre, l'une à » Raoul le Verd, & l'autres à ses » religieux de la grande Char- » treuse; elles ont été imprimées » avec les Commentaires & les » Traités qu'on lui attribue, à » Cologne, 1640, 3 tomes en un » vol. in-fol. Il n'y a point de » doute qu'outre les deux lettres, » il n'y soit encore l'auteur des » *Commentaires* sur le Pseautier, » & sur les Epîtres de S. Paul, » qu'on a voulu mal-à-propos lui » contester. Il y paroît tel que » l'ont dépeint ceux qui le con- » noissoient le mieux, l'homme » le plus savant de son siècle, » & de la plupart des siècles qui » le suivirent. On voit qu'il en- » tendoit le grec & l'hébreu, qu'il » étoit fort versé dans la lecture

des Peres, & sur-tout de S. Am-
broise & de S. Augustin. « Qui-
» conque se donnera la peine de
» lire ce *Commentaire* avec une
» médiocre attention, dit l'au-
» teur de l'*Hist. Litt. de la Fran-*
» *ce*, conviendra qu'il seroit
» difficile de trouver un écrit de
» ce genre qui soit tout-à-la-fois
» plus solide & plus lumineux,
» plus concis & plus clair. S'il
» eût été plus connu, on en au-
» roit fait plus d'usage : on l'au-
» roit regardé comme un ou-
» vrage très-propre à donner
» une juste intelligence des
» Pseaumes. On y reconnoît
» un auteur instruit de toutes les
» sciences, & rempli de l'es-
» prit de Dieu.... Il seroit à
» souhaiter que ce *Commentaire*
» fût entre les mains de tous
» les fideles, & particulière-
» ment des personnes consa-
» crées à la priere publique ».
Nous avons encore de saint
Bruno une *Élégie* en quatorze
vers sur le mépris du monde.
On l'a fait imprimer dans divers
Recueils, & on l'a fait graver
au bas d'un tableau de ce saint,
qui est dans le chœur des Char-
treux de Dijon. Les autres ou-
vrages qui lui sont attribués,
sont de S. Brunon, évêque de
Segni, ou de S. Brunon, évê-
que de Wurtzbourg, lesquels
florissoient dans le même siècle.
Le plus beau de ses ouvrages
est la fondation de son ordre.
On le voit, après sept siècles,
tel (aux richesses près) que du
tems de son fondateur, per-
sévérant dans l'amour de la
priere, du travail & de la soli-
tude. « Voilà donc un ordre
» religieux, dit un critique,
» qui depuis sept cents ans per-
» sévere dans la ferveur de sa

» premiere institution, preuve
» assez convaincante de la sa-
» gesse & de la sainteté de
» la regle qu'il observe. C'est
» donc à tort que les censeurs
» de la vie monastique ont ré-
» pété cent fois que la per-
» fection à laquelle aspirent les
» religieux, est incompatible
» avec la foiblesse humaine;
» que leurs fondateurs ont été
» des enthousiastes imprudens;
» & que la vie du cloître est
» un suicide lent & volon-
» taire ». Lorsque l'empereur
Joseph II entreprit de détruire
la religion catholique dans ses
états, il crut nécessaire de com-
mencer par l'abolition des Char-
treux, persuadé que le spec-
tacle de leur austere régularité
contrasteroit d'une maniere
trop frappante, avec l'effet de
ses prétendues réformes. Il fa-
voit aussi que les Chartreux
s'étoient distingués par leur cou-
rage durant les ravages des sec-
taires des 16e & 17e siècles, qu'ils
avoient résisté sur-tout à la
cruelle Elisabeth, & préféré la
mort à l'apostasie.

BRUNO ou BRUNON DE
SIGNY ou SEGNI, (S.) appelé
Bruno Astensis, parce qu'il étoit
de Soleria au diocèse d'Asti : il
se distingua au concile de Rome
en 1079, contre Béranger. Gré-
goire VII le fit ensuite évêque
de Segni : ce qui lui fit donner
le surnom de *Bruno Signensis* ;
mais quelque tems après il quit-
ta son peuple, pour se retirer
au monastere du Mont-Cassin,
dont il fut abbé. Ses ouailles
l'ayant vivement redemandé,
il revint pour être de nouveau
leur pasteur par l'ordre du pape.
Il mourut en 1125. Ses ou-
vrages ont été publiés à Ve-

née en 1651, 2 vol. in-fol. par D. Maur Marchesius, moine & doyen du Mont-Cassin. On trouve dans ce Recueil des Sermons qui ont été quelquefois attribués au saint fondateur des Chartreux. Muratori prouve que le Commentaire sur le Livre des Cantiques, commençant par ces mots : *Salomon inspiratus*; &c., qui est parmi les Œuvres de S. Thomas d'Aquin, a pour auteur S. Bruñon de Segni. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom du fondateur des Chartreux.

BRUNORO, voy. BONNE.

BRUNSFELS, (Othon) fils d'un tonnelier, quitta l'ordre des Chartreux, pour embrasser les erreurs de Luther. Il exerça la médecine à Strasbourg, où il publia en 1530 ses *Herbarum vivæ Icones*, in-fol. 2 tomes en un vol. On donna en 1540 (six ans après la mort de l'auteur) une autre édition de son ouvrage, beaucoup plus ample que la première.

BRUNSWICK, (Maximilien-Jules-Léopold, duc de) né le 20 octobre 1752, entra au service dans les troupes du roi de Prusse, son oncle. En 1776 il obtint le grade de colonel, & celui de général-major en 1782. Son régiment qui étoit en garnison à Francfort-sur-l'Oder, lui fit fixer son principal séjour dans cette ville, où il périt en voulant porter du secours à de malheureux paysans, surpris dans leurs cabanes par une inondation subite, le 24 avril 1785. Sa mort a été célébrée par différens poètes, & lui a donné plus de célébrité qu'il n'auroient fait de longs exploits militaires.

BRUNUS ou BRUNN, (Conrad) chanoine d'Ausbourg, étoit du bourg de Kirchen, dans le duché de Wirtemberg. Il s'acquit beaucoup de réputation par la connoissance qu'il avoit du droit, & parut avec éclat aux dietes d'Ausbourg, de Worms, de Spire & de Ratisbonne. Il mourut en 1563. On a de lui : I. *De Hæreticis in genere*, &c., 1549, in-fol. II. *De Legationibus; de Cæremoniis; de Imaginibus*, 1548, in-fol. III. Une réfutation de l'*Histoire Ecclésiastique*, publiée par Mathias Illyricus, & les autres Centuriateurs de Magdebourg.

BRUNUS, (Jordanus) appelé dans son pays *Giordano Bruni*, naquit à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e. siècle, fut d'abord dominicain; mais il jeta bientôt l'habit religieux, & se déclara contre toutes les vérités de la foi : son audace lui suscita des chagrins bien mérités. Voulant jouir de la liberté de penser & de parler, il se retira à Geneve & y apostasia. Il se brouilla bientôt avec Calvin & avec Beze, & fut obligé de quitter ce séjour; il se rendit de là à Lyon, puis à Toulouse, & ensuite à Paris, vers 1582. Pour se procurer les moyens d'y subsister, il se mit à donner des leçons de philosophie en qualité de professeur extraordinaire, & publia des thèses où il attaquoit d'anciennes opinions, & en même tems des vérités importantes. Brunus souleva contre lui tous les professeurs de l'université, dont les plaintes l'obligèrent de s'enfuir à Londres. Ce fut-là que, sous la protection de Michel de Castelnau,

ambassadeur de France auprès de la reine Elizabeth, & de Philippe Sydney, gentilhomme Anglois, il publia son livre fameux, intitulé : *Spaccio della Bestia triomfante*, Parigi, 1584, in-8°. ; *La déroute ou l'expulsion de la Bête triomphante*. Toutes les religions sont fausses, suivant cet impie. Les vérités de celles des Juifs & des Chrétiens sont sur le même rang, que les fables des païens & des idolâtres. C'est à la loi naturelle à régler les notions du vice & de la vertu : comme si les philosophes, les enthousiastes, fanatiques & dogmatifans de tous les siècles & de toutes les nations, n'avoient pas fait de cette *Loi Naturelle* tout ce qu'ils ont voulu. « Ne me parlez pas, dit un écrivain moderne, de la loi naturelle » comme d'une chose à substituer à la foi & à la loi de Dieu. Qui ne fait qu'on fait de la nature & de la raison tout ce que l'on veut, lorsque ces éternelles pupilles ne sont pas sous la tutelle de la religion » ! Son symbole est en 48 articles, dont chacun a rapport à quelque constellation céleste : L'extravagance de son imagination égaloit celle de sa logique. A la suite de la *Déroute de la Bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé : *La Cena delle Ceneri*; *Le Souper du jour des Cendres*. Il prétend qu'il y a une multitude de mondes semblables à celui que nous habitons. Ces mondes sont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs & raisonnables. Pour avoir une suite

complète des traités du même

auteur, il faut y joindre : I. *Della causa, principio & uno...* Venezia, 1584, in-8°. II. *Del infinito universo*, Venezia, 1584, in-8°. III. *Degli Eroici furori*. IV. *Cabala del Cavallo Pegaso, con l'Asino Cillenico*, 1545, in-8°, petit format de 48 feuillets. Ce traité est si rare, que ceux qui ont parlé le plus savamment des ouvrages de Brunus, se sont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avoient pas vu. Il est composé d'une Epître dédicatoire, d'une déclamation remplie d'indécence sur l'âne & sur l'ânesse; de trois Dialogues, & de l'*Asino Cillenico*. Brunus y développe les idées répandues dans ses autres ouvrages. La plupart paroïtroient bien insipides, s'ils étoient plus communs. La rareté donne quelquefois du prix à de grandes bêtises. Après quelques années de séjour à Londres, Brunus passa à Wittemberg en Allemagne. Il embrassa le Luthéranisme, & obtint la permission d'y enseigner publiquement. Il s'en servit pour publier ses paradoxes philosophiques avec la même liberté qu'il avoit fait en France, & s'y fit les mêmes ennemis, sur-tout par l'orgueil, l'emportement & le mépris avec lequel il traitoit les sectateurs de l'ancienne doctrine. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, le chevalier errant de la philosophie, jouet de la fortune, & dépourvu de tout, parcourut encore diverses contrées d'Allemagne, jusqu'à ce qu'ayant succombé à la tentation d'aller dogmatifer dans sa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquisition, qui

délivra le pays des commotions qu'il auroit pu y exciter, en le livrant au bras séculier, qui le fit mourir à Rome en 1600. Presque tous les ouvrages de Giordano Bruni, dont nous nous sommes contentés de citer les principaux & les plus connus, sont, à quelques traits de lumière près, pleins d'obscurités & d'allégories énigmatiques. C'étoit un vrai enthousiaste qui, sous des images exaltées & gigantesques, disoit les choses les plus inintelligibles, souvent les plus ineptes. Il est encore auteur d'une comédie intitulée : *Il Candelaiò*, Parigi, 1582, in-8°. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8°, *Boniface & le Pédant*, comédie imitée de la précédente.

BRUS, voyez ROBERT DE BRUS, & DOUGLAS Guillaume.

BRUSCHIUS, (Gaspard) naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora en 1552 de la couronne poétique & de la dignité de comte palatin. S'étant fixé à Passau, pour mettre la dernière main à sa Chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes ses ennemis. On a de lui : I. *L'Histoire des Evêchés & des Evêques de toute l'Allemagne*, Nuremberg, 1549, in-8°, en latin. II. *Celle des principaux Monasteres du même pays*, Ingolstadt, 1551, in-folio, en latin; Sulzbach, 1682, in-4°. III. Un recueil de Poésies latines. IV. *De Laureaco*, Bâle, 1553, in-8°; c'est l'histoire de la ville de Lorch, autrefois archiépiscopale, aujourd'hui presque ruinée.

BRUSONI, (*Domitius Brusonius*) auteur de *Facéties*, qui parurent pour la 1re. fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi*; mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la première, la seule estimée.

BRUTÉ, (Jean) naquit à Paris en 1679. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de S. Benoît, & se fit aimer & respecter dans cette place. Ses ouailles perdirent ce pasteur zélé, vigilant & charitable, le 1er. juin 1762, à l'âge de 83 ans. On a de lui : I. *Un Discours sur les Mariages*, 1752, in-4°. II. *Chronologie historique des curés de S. Benoît*, 1752, in-12. III. *Une Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques qui se chantent à la même Paroisse*, 1752, in-12.

BRUTÉ, (l'abbé) censeur royal, mort le 21 mars 1781, est l'auteur d'un poëme en 14 chants, intitulé : *L'Héroïsme de l'amitié, David & Jonathas*, 1776, in-12, qui fait l'éloge de son cœur autant que de son esprit. Ce poëme est suivi de quelques pieces en vers & en prose; entre les premières, il y a des Odes sur les sept Sacremens, qui méritent une attention particulière de la part de ceux qui savent estimer l'alliance de la piété & de l'esprit; les graces de la poésie employées à célébrer ces sources de richesses communes à tous les fideles, & à montrer combien Dieu dans la fondation de la religion s'est occupé du salut général du peuple, ont quelque chose de piquant qui contraste heureusement avec la simplicité du lan-

gage que présente la doctrine des Sacremens. Son *Épître à un esprit-fort* sur les écrits contre la religion, acheva de donner une juste idée de l'emploi que l'abbé Bruté faisoit de ses talens; on ne pouvoit les dévouer à une fin plus noble, plus digne de l'Auteur & distributeur de tous les talens. Dans ces différens ouvrages, l'auteur a un grand fonds de raison & de sagesse, de la clarté, de l'ordre, du goût, du génie; il paroît manquer quelquefois de feu & d'imagination; mais il y supplée par le langage du sentiment & le prix inestimable de la vérité.

BRUTUS, (*Lucius-Junius*) fils de Marcus Junius, & de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha sous un air stupide & insensé, la vengeance qu'il vouloit tirer de la mort de son pere & de son frere, dont Tarquin le Superbe s'étoit défait. Cet imbécille se montra bientôt un grand homme. Lucrece s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier Tarquin lui avoit fait, Brutus arracha le poignard de son sein, & jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome lui & toute sa famille; les assistans suivirent son exemple. On convoqua le peuple, & on obtint la confirmation d'un arrêt du sénat, qui proscrivoit à jamais les Tarquins. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels, appelés Consuls, choisis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus & Collatinus, mari de Lucrece, l'un le libérateur de la patrie, & l'autre l'en-

nemi personnel de Tarquin, furent les premiers consuls, vers l'an 509 avant J. C. Ils signalerent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solemnel prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne savoit pas que ceux qui violetoient les premiers ce serment, étoient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, conspirerent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscriit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que pere tendre, fit couper la tête à ses enfans, & assina à leur supplice. Action qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à quel point étoient montés alors l'amour de la patrie & la haine de la servitude. Dans la belle description que fait Virgile de cette scene tragique, il a cru devoir plaindre plutôt ce pere malheureux que de le louer, & renvoyer le jugement de sa conduite à la postérité, qui, dit-il, trouvera un motif de l'absoudre dans l'enthousiasme de la gloire & de la liberté:

*Natosque pater nova bella
moventes*

*Ad pœnam pulchrâ pro liber-
tate vocabit*

*Infelix! Uicunque ferent ea facta
nepotes,*

*Vincet amor patriæ laudisque
immensa cupido.*

Il y eut la même année un combat singulier entre Brutus & Aruns, fils de Tarquin, à la tête des deux armées. Le consul Romain s'attacha avec tant d'acharnement

d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percerent tous deux en même tems. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funebre fut prononcée dans la tribune aux harangues. Les dames Romaines porterent le deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe, indignement outragé dans la personne de Lucrece ; mais le caractère de Brutus prouve assez que cette vengeance ne fut que le prétexte qu'il employa pour opérer une révolution où son orgueil & sa violente humeur trouvoient également à se satisfaire. Voyez COLLATINUS.

BRUTUS, (*Marcus Junius*) fils de Junius Brutus, & de Servilie, sœur de Caton. Il croyoit descendre, par son pere, de Brutus, fondateur de la république ; & par sa mere, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mœtius qui avoit aspiré à la tyrannie. Il cultiva les lettres, & puisa dans les orateurs Grecs & Romains, ces idées de liberté, qui le menerent à la conspiration contre César. Il conjura avec Cassius, préteur comme lui, contre la vie du dictateur. On l'assassina en plein sénat, le 15 mars, 43 ans avant J. C. César mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étoient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus !* s'écria-t-il. Il étoit bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui étoit, dit-on, son pere, & qui l'avoit toujours traité comme un fils chéri. C'est à César que Brutus devoit sa fortune & sa vie ; car

Tome II.

à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Mais cet enthousiaste de la liberté étoit incapable d'écouter la reconnoissance, quand il étoit question de la patrie. Cicéron, qui avoit un amour plus éclairé pour elle, marqua à Atticus : « Que les conjurés » avoient exécuté un projet » d'enfant, avec un courage » héroïque, en ce qu'ils n'a- » voient pas porté la coignée » jusqu'aux racines de l'arbre ». Brutus fit périr son bienfaiteur ; mais en laissant subsister ses favoris, & ceux qui aspiroient à lui succéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. On avoit délibéré en sa présence, s'il n'étoit pas à propos de délivrer aussi la république, d'Antoine, l'intime ami de César ; Brutus s'y opposa, voulant, dit Plutarque, qu'une action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injustice. Délicatesse précieuse, mais qui n'est pas à l'abri du reproche d'inconséquence. Si César méritoit la mort, ce n'étoit pas à de simples particuliers, & encore moins à Brutus à la lui donner : il ne devoit périr que par le fer des loix. La guerre civile renaquit de ses cendres. Le peuple ayant vu une comete à longue chevelure pendant qu'on célébroit ses obseques, crut que son ame avoit été reçue dans le ciel. Marc-Antoine & Octave, qui profitoient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chasser de Rome, & les poursuivirent jusques dans la Macédoine. Brutus

D d

fut défait à la bataille de Philippes, malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. La nuit qui suivit le combat, il se donna la mort. Quelques lettres qui nous restent de Brutus prouvent qu'il avoit une éloquence digne de son caractère, une éloquence mâle & sublime dans sa simplicité. Il semble être supérieur à Cicéron lui-même lorsqu'il lui écrit en ces termes :

» Vous demandez la vie à Octave ; quelle mort seroit aussi funeste ? vous montrez par cette demande que la tyrannie n'est pas détruite, & qu'on n'a fait que changer de tyran. Vous dites que vous ne lui demandez qu'une seule grace ; savoir, qu'il veuille bien sauver la vie à des citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens, & de tout le peuple Romain. Quoi donc, à moins qu'il ne le veuille, nous ne serons plus ? mais il vaut mieux n'être plus que d'être par lui. Non, je ne crois point que tous les dieux soient déclarés contre le salut de Rome jusqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs de l'univers. O Cicéron, vous avouez qu'Octave a un tel pouvoir, & vous êtes de ses amis ! Mais, si vous m'aimez, pouvez-vous desirer de me voir à Rome, puisqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller ? Quel est donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que je vive encore, &c. » ?

BRUTUS ou BRUTI, (Jean-

Michel) né à Venise vers 1515, & mort en Transilvanie vers 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne qui régnoit alors. Son caractère turbulent & inquiet le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe ; en France, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, & le chargea de continuer l'Histoire de Hongrie, commencée par Bonfinius : ce qu'il exécuta ; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, & Maximilien son successeur. Bruti est principalement connu par une *Histoire latine de Florence* en 8 livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4°. Dans cette Histoire qui est estimée, & dont la préface surtout passe pour un chef-d'œuvre d'élégance, de jugement & de force, il prend à tâche de contredire Paul Jove, partisan déclaré des Médicis ; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décele par-tout. Aussi les grands-ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur : I. Un petit traité de *origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1569, in-8°, bien écrit

& estimé. II. Des Lettres latines en 5 livres, pleines de choses curieuses sur la Pologne, recueillies avec quelques autres ouvrages; comme de *Historia laudibus, sive de certa via, & ratione quâ sunt scriptores legendi*, Berlin, 1698, in-8°. III. *De rebus a Carolo V, imperatore gestis*, Anvers, 1555, in-8°. IV. Des Commentaires sur Horace, César & Cicéron.

BRUYERE, (Jean de la) naquit en 1644, dans un village proche de Dourdan, dans l'Île-de-France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, & ensuite placé, en qualité d'homme-de-lettres, par le grand Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'académie françoise lui ouvrit ses portes en 1693. Trois ans après, en 1696, une apoplexie d'un quart-d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'étoit un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis & ses livres, faisant un bon choix des uns & des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, habile à la faire naître; poli dans ses manieres, sage dans ses discours; évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit. Ses *Caracteres de Théophraste, traduits du grec, avec les Mœurs de ce siecle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. « Les efforts qu'on a faits pour imiter ces *Caracteres*, » dit un judicieux critique, n'ont » servi qu'à prouver combien » ils sont inimitables. Avant de » s'attacher au genre, il falloit » être doué comme lui, de ce

» coup-d'œil perçant qui pé-
» nétré dans les plus pro-
» fonds replis du cœur, de
» cette vigoureuse subtilité qui
» en saisilloit les mouvemens
» dans leur source, de cette
» énergie supérieure qui les a
» si profondément tracés, de
» ce génie enfin qui ne sau-
» roit être que le résultat de
» la force des idées, & de la
» chaleur du sentiment.... Que
» prouve cette difficulté d'i-
» miter les bons modeles,
» sinon que les talens dégéne-
» rent parmi nous, ou qu'on
» ne les cultive, & ne les
» nourrit pas assez, avant de
» les appliquer à des sujets qui
» les surpassent » ? Dom Ar-
gonne, Chartreux estimable par
ses connoissances & ses vertus,
en fit une critique sévère; il crut
y voir des satyres personnelles
condamnées par les regles de
la charité chrétienne. Mais les
lecteurs moins austeres ne vi-
rent dans les peintures de la
Bruyere que les originaux de
tous les pays. « Quand même,
» dit un auteur estimé, il y
» auroit quelques reproches à
» faire au nouveau Théophraste,
» ils seront toujours de la na-
» ture de ceux qu'on oublie
» en faveur de la justesse &
» de la solidité des réflexions,
» de la noblesse & de l'éner-
» gie du style, de la vérité des
» maximes qui s'y présentent
» à chaque page. Que la lit-
» térature n'offre-t-elle jamais
» que de pareils sujets d'indul-
» gence » ! On a encore de lui
des *Dialogues sur le Quiétisme*,
qu'il n'avoit fait qu'ébaucher,
& auxquels l'abbé Dupin mit
la dernière main: ils furent pu-
bliés en 1699 à Paris, in-12. Les

meilleures éditions des *Caractères*, sont celles d'Amsterdam, 1741, en 2 vol. in-12; & de Paris, 1750, 2 vol. in-12, & 1765, in-4^c.

BRUYN, (Nicolas de) d'Anvers, graveur au burin, dont il reste plusieurs morceaux finis, mais froids. Il vivoit encore au commencement du 16^e. siècle.

BRUYN, (Corneille de) peintre & fameux voyageur, né à La Haye en 1652, commença ses voyages en Moscovie, en Perse, aux Indes Orientales en 1674, & ne les acheva qu'en 1708. Il les publia sous le titre de : I. *Voyage du Levant*, Amsterdam, 1614, in-fol. L'édition originale, qui est en flamand, a été imprimée à Delft, 1698, in-fol. II. *De Moscovie, Perse, &c.*, en 1718, 2 vol. in-fol. Cette édition est estimée à cause des figures; on y trouve divers morceaux d'antiquités, & des vues de ville très-curieuses, bien dessinées & bien gravées; mais l'édition de 1725, faite à Rouen en 5 vol. in-4^o, est plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le style, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, & y a ajouté le *Voyage de Des Mouceaux*, &c. C'est dommage qu'on y ait retranché la plus grande partie des figures qui ne faisoient pas un des moindres mérites de l'ouvrage. Bruyn est un voyageur curieux & instructif; mais il n'est pas toujours exact, & son style est loin de l'élégance.

BRUYS, (Pierre de) hérésiarque, prêcha d'abord ses erreurs dans le Dauphiné sa patrie, & se répandit ensuite dans la Provence & dans le Languedoc. Il rebaptisoit les peuples,

fouettoit les prêtres, emprisonnoit les moines, profanoit les églises, renversoit les autels, brûloit les croix. Il ne vouloit admettre aucun de ces monumens de notre religion. Les Catholiques de Saint Gilles, outrés de ses excès, autant que scandalisés de ses erreurs, le brûlerent dans leur ville en 1147. Il soutenoit que le baptême étoit inutile avant l'âge de puberté; que le sacrifice de la Messe n'étoit rien; que les prières pour les morts valaient encore moins, &c. Ses disciples furent appelés, de son nom, *Petrobusiens*. Pierre le vénérable a réfuté ses erreurs.

BRUYS, voyez HENRI DE BRUYS.

BRUYS, (François) né à Serrieres dans le Mâconnois, en 1708, quitta son pays pour aller cultiver les lettres à Genève, & passa de là à La Haye, où il se fit calviniste. Obligé de sortir de Hollande, il se retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit son abjuration, & mourut quelque temps après en 1738, à Dijon, où il suivoit le barreau. On a de lui : I. *Critique désintéressée des Journaux littéraires*, 3 vol. in-12. Cette Critique désintéressée est très-partiale. Le style est celui d'un réfugié, qui n'a pas eu le tems de se former en France. II. *Histoire des Papes depuis S. Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, La Haye, 5 vol. in-4^o, 1732 : ouvrage dicté par la faim, plein de satyres si grossières, que les Protestans eux-mêmes n'ont pu le souffrir. « Il » est de la nature de l'esprit » humain, dit un auteur moderne, de ne garder aucune » mesure, quand il a commencé

» à s'écarter du vrai. La pente
 » qui conduit à l'erreur, est ra-
 » pide; on ne s'arrête guere
 » qu'après s'être porté aux der-
 » niers excès ». III. *Mémoires*
historiques, critiques & littérai-
res, 2 vol. in-12, où l'on trouve
 beaucoup d'anecdotes sur le
 caractère & les ouvrages des
 savans qu'il avoit connus dans
 ses différentes courses; elles
 sont mêlées dans le récit de
 ses aventures. IV. Les 6 derniers
 vol. du *Tacite d'Amelot de la*
Houffiaie: ils ne valent pas les 4
 premiers; mais cette traduction
 & les notes ont servi à perfec-
 tionner celles qu'on a données
 depuis de l'annaliste romain.

BRUZEN DE LA MARTI-
 NIERE, (Antoine-Augustin)
 parent du célèbre Richard Si-
 mon, naquit à Dieppe selon
 quelques-uns, & selon d'autres
 à Piencourt, village de l'Elec-
 tion de Lizieux, vers l'an 1683,
 & fut élevé à Paris sous les
 yeux de son parent. En 1709,
 il se rendit à la cour du duc de
 Meckelbourg, qui l'avoit ap-
 pellé auprès de lui, pour faire
 des recherches sur l'histoire de
 ce duché. Ce prince étant mort,
 il s'attacha au duc de Parme,
 & ensuite au roi des Deux-Si-
 ciles, qui le nomma son secré-
 taire, lui donna des appoin-
 temens annuels de 1200 écus.
 Il avoit conçu depuis long-tems
 le projet d'un nouveau Dic-
 tionnaire géographique; il l'exé-
 cuta à La Haye, où il s'étoit
 retiré. Le marquis de Berretti-
 Landi, ministre-plénipotentiaire
 d'Espagne auprès des états-gé-
 néraux, engagea l'auteur à dé-
 dier ce grand ouvrage à son
 maître. Le roi d'Espagne, flatté
 de cet homme, lui accorda

le titre de son premier géogra-
 phe. La Martiniere mourut à
 La Haye en 1749. Il avoit beau-
 coup de lecture, une mémoire
 heureuse, un jugement solide,
 & une grande pénétration. Son
 style, sans être toujours pur,
 est ordinairement élégant &
 facile, du moins dans les ou-
 vrages où il ne se borne pas à
 être compilateur. L'histoire, la
 géographie & la littérature fu-
 rent ses études favorites. On
 a de lui plusieurs ouvrages sur
 ces différentes matieres. I. *Le*
grand Dictionnaire géographi-
que, historique & critique, im-
 primé à La Haye depuis 1726
 jusqu'en 1739, en 9 vol. in-fol.,
 réimprimé à Paris en 6, 1768,
 avec des corrections, des chan-
 gemens & des additions. Ce
 n'est pas assurément un ou-
 vrage sans défauts; mais il en
 est peu de moins mauvais en
 ce genre. Dans la nouvelle
 édition, on a élagué les articles
 trop diffus, corrigé les inexacti-
 tudes, & suppléé aux omissions.
 Il a paru à Paris en 1759, un
Abrégé portatif de cet ouvrage
 immense, en 2 vol in-8°, qui
 se relie en un seul. II. *Intro-*
duction à l'Histoire de l'Europe,
 par le baron de Puffendorff,
 entièrement remaniée, augmen-
 tée de *l'Histoire de l'Asie, de*
l'Afrique & de l'Amérique, &
 purgée de plus de 2000 fautes.
 Une des dernières éditions de
 cet ouvrage réimprimé plu-
 sieurs fois, est celle de La Haye
 en 1743, 11 vol. in-12. La
 Martiniere, catholique éclairé,
 retrancha dans son édition un
 long chapitre, aussi absurde que
 calomnieux *sur la monarchie*
ou autorité temporelle du pape.
 Il y substitua un abrégé chrono-

logique de la souveraineté des papes en Italie. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; M. de Grace en a réformé encore plusieurs, dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°, Paris, 1754-1759. III. *Traité géographiques & historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Écriture-Sainte*, par divers auteurs célèbres, Huet, le Grand, Calmet, Hardouin, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. IV. *Entretiens des ombres aux Champs-Élysées*, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, & accommodés au génie de la langue françoise. Ils renferment une morale utile, mais commune. V. *Essai d'une traduction d'Horace en vers françois*, dans lequel il y a plusieurs pièces de lui, qui ne sont pas les meilleures. Cet Essai n'a pas réussi. VI. *Nouveau Recueil des Épi grammistes françois, anciens & modernes*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface, & de quelques épiigrammes de sa façon. VII. *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le françois*, in-12, La Haye, 1731. La première partie sur les sciences est fort vague; la seconde est plus utile; les matières ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode & de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs respirent le goût, mais ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1756, à la suite des *Conseils pour former une biblio-*

theque peu nombreuse, mais choisie. VIII. *Continuation de l'Histoire de France, sous le regne de Louis XIV*, Rotterdam, 1718-1722, 3 vol. in-4°, commencée par Larrey. Cette Histoire est au-dessous du médiocre; la continuation ne vaut guere mieux. IX. *Lettres choisies de M. Simon*, avec une Vie de l'auteur très-détaillée, & des notes curieuses, Amsterdam, 1730, en 4 vol. in-12. X. *Nouveau portefeuille historique & littéraire*, ouvrage posthume de la Martinière. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs, qui vivent (suivant les expressions d'un auteur ingénieux) des sottises des morts, a eu peu de cours. On a attribué à cet écrivain fécond & estimé, des ouvrages qui ne sont point de lui, entr'autres une compilation diffuse de l'*Histoire de Louis XIV*, La Haye, 1740, 5 vol. in-4°.

BRY, (Théodore de) habile dessinateur & graveur, né à Liege l'an 1528. On le met, pour l'ordinaire, au rang des *Petits Maîtres*. Théodore a surtout excellé dans le petit. Cet artiste mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1598. Il a gravé les caractères dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort, 1596, in-4°, & la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle *Grands & Petits Voyages*, Francfort, 1590 à 1634, 7 vol. in-fol. qui contiennent 13 parties pour les grands, & 12 pour les petits. Presque tous les ouvrages de Jean-Jacques Boiffard son ornés de ses gravures, particulièrement le *Theatrum vitæ humanæ & Topo-*